

Alicja Bańczyk

Université Jagellonne de Cracovie

## LES MODALITÉS DE LA DESCRIPTION DE LA RÉALITÉ CONNUE DANS *LE DEVISEMENT DU MONDE* DE MARCO POLO<sup>1</sup>

**The ways of describing already known reality in *The Description of the World* by Marco Polo**

### ABSTRACT

The aim of this paper is to analyse the problem of intertextuality in Marco Polo's work – the *Description of the World*. It is undeniable that when having travelled to the East, Marco Polo had already known a lot of legends and texts dating from the Antiquity and they had influenced his expectations towards the East. Being far from his home Venice he tried to find things he already knew in unknown reality and then he tried to insert them into his work. The paper firstly analyses how the legend of Alexander the Great influenced the image of this king presented in *The Description of the World*. This paper also confirms that Marco Polo was highly influenced by Christian legends, trying to find the grave of St. Thomas the Apostle and the kingdoms of legendary Christian kings of the East: John and David. Moreover the author of *The Description of the World* tried to find some fantastic beasts like unicorns or griffins. The article also analyses how Marco Polo entered in debate with travel stories from his own times: the one of Giovanni Piano Carpini and the one of Guillaume Rubrouck. Those analyses lead to conclusion that Marco Polo wanted to insert in his work the contents well-known in Europe in order to satisfy the expectations of his readers. Though at the same time he did not hesitate to change and to demystify some of them.

KEY WORDS: travel, Marco Polo, ways of describing, travel books, Middle Ages

### INTRODUCTION

Chaque œuvre qui a jamais été écrite entre indiscutablement en relation avec les textes qui la précèdent, et chaque texte « porte, de manière plus ou moins visible, la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition » (Piégay-Gros 1996 : 8). On appelle ce phénomène « l'intertextualité ». Les auteurs utilisent ainsi des éléments de la tradition et des motifs empruntés aux autres œuvres. C'est la conséquence du fait qu'il est impossible de se séparer de ce que l'on connaît déjà et de ce que l'on a jadis appris.

---

<sup>1</sup> Le présent article est inspiré d'une partie du mémoire de maîtrise de l'Auteur, soutenu récemment : *Les modalités de la description de l'autre réalité dans Le devisement du monde de Marco Polo*.

*Le Devisement du monde*, écrit vers 1295 par Marco Polo<sup>2</sup>, en offre un bon exemple. L'auteur de ce livre voulait décrire tout ce qu'il avait vu pendant son voyage en Orient, qui a duré plus de vingt ans et, en tant qu'homme bien éduqué, il y a aussi fait de nombreuses références aussi bien à la culture générale du Moyen Âge qu'aux œuvres qu'il avait lues ou dont il connaissait tout simplement le contenu. Parfois, même s'il ne faisait pas de références directes aux autres textes, Marco Polo s'inscrivait dans la tradition littéraire de son époque avec ses genres et ses modalités d'écriture. De plus, son œuvre s'est enrichie par la culture et par la connaissance de Rusticien de Pise qui immortalisait sur parchemin tout ce que Marco lui dictait.

Il faut aussi souligner que les lecteurs de Marco Polo connaissaient les mêmes textes que lui. Ceux-ci créaient les présuppositions de ceux-là et leurs exigences par rapport au *Devisement du monde* orientant leur lecture. En effet, les lecteurs médiévaux de Marco Polo voulaient trouver dans son texte les éléments qu'ils connaissaient déjà. Jean-Claude Faucon constate qu'au temps de Marco Polo il existait une : « double et sourde attente dans le public des récits de voyages : d'une part celle d'une information, sans cesse renouvelée et surprenante [...], mais d'autre part [...] l'attente de confirmation de quelques données précises » (Faucon 1997 : 99). Martin Gosman souligne que cette double attente a mis l'auteur du *Devisement du monde* dans le conflit entre la nécessité de confirmer certaines données et la volonté de faire des observations (Gosman 1994 : 72).

La plupart des travaux consacrés au *Devisement du monde* se concentre sur les descriptions des nouveautés, inconnues en Occident au XIII<sup>e</sup> siècle, étudiant la réalisation de la fonction informative du récit. Néanmoins, il n'y a pas d'études consacrées entièrement à la fonction confirmative de l'œuvre. Il semble dès lors légitime de remplir cette lacune et de se demander quel rôle jouent les éléments de la tradition et les textes précédents dans le récit de Marco Polo.

## **LES ÉCHOS DES MYTHES ET DES LÉGENDES DANS LE DEISEMENT DU MONDE**

### **« C'est la province qu'Alixandre ne pot passer quand il vould aler au ponent » – la légende d'Alexandre**

Sans aucun doute, on doit commencer l'étude de l'influence des légendes et des mythes sur *Le Devisement du monde* par la légende d'Alexandre. Effectivement, c'est incontestablement l'expédition d'Alexandre le Grand qui a le plus influencé l'image de l'Orient dans les esprits occidentaux. De même, c'est ce voyage qui a le plus contribué à la formation de l'image de l'Inde dans l'imaginaire européen.

Le voyage lui-même est un fait historique. Personne ne conteste qu'Alexandre soit allé en tête de son armée vers l'Est en 327 av. J.-C. et qu'il en est revenu en 325 av. J.-C., après être allé jusqu'à l'Océan Indien.

---

<sup>2</sup> Sur cet auteur voir avant tout les nombreuses publications de Philippe Ménard.

Déjà au cours de son règne, on écrivait des chroniques, des lettres, des mémoires, ceux qui connaissaient le grand roi voulaient immortaliser ses actes (le chroniqueur le plus connu d'Alexandre était Callisthène, le neveu d'Aristote). Néanmoins, cette histoire d'un Européen qui s'est aventuré vers l'Est plus loin que les autres explorateurs a vite commencé à vivre de sa propre vie. Dès le premier siècle de notre ère, on a commencé à glisser d'extraordinaires éléments légendaires dans l'histoire, ce qui représentait une tendance assez populaire à cette époque-là.

On se demandait ce que le roi macédonien avait vraiment vu, supposant que l'Orient soit une terre de merveilles, habitée par des animaux monstrueux et des tribus mythiques. On disait souvent qu'Alexandre voulait trouver au cours de son voyage le Paradis Terrestre ou la fontaine de vie.

Une de ces versions de l'histoire d'Alexandre provenant du III<sup>e</sup> siècle est ainsi parvenue jusqu'à notre époque sous le titre de *Bíos kai prákseis Alexándrou toû Makedonós*. Même si elle était l'œuvre d'un anonyme, la tradition l'a attribuée à Callisthène, le chroniqueur du roi, d'où vient l'appellation de ce récit : « la version du Pseudo-Callisthène » (Holzberg 2003 : 32). Cette œuvre enrichit les faits historiques de nombreux événements merveilleux (concernant les circonstances de la naissance du roi)<sup>3</sup>. Elle contient aussi une lettre d'Alexandre à Aristote avec une description de l'Inde en tant que pays de merveilles.

La version de l'histoire présentée par le Pseudo-Callisthène a remporté un grand succès grâce à de nombreuses traductions et réinterprétations. Au début du IV<sup>e</sup> siècle, Julius Valerius Alexander Polemius l'a traduite en latin.

Au Moyen Âge, l'histoire d'Alexandre exerçait une double fonction. D'un côté, elle était un récit historique et, dès lors, une des sources de connaissance du monde. On insérait ainsi le personnage d'Alexandre dans des œuvres historiographiques et on situait sur les cartes les lieux qu'il avait visités. D'un autre côté, Alexandre en tant que roi servait d'*exemplum* aux rois et aux princes médiévaux et son histoire exerçait une fonction de conte exemplaire (Campopiano 2011 : 66).

En Italie, d'où venait Marco Polo, on connaissait bien la légende d'Alexandre et la figure du roi elle-même était très présente dans la culture. Les Italiens, comme toutes les nations européennes, ont profité des sujets proposés par cette légende. Déjà au X<sup>e</sup> siècle, un moine napolitain appelé Leo a traduit en latin l'œuvre du Pseudo-Callisthène sous le titre d'*Historia Alexandri Magni regis Macedonie de preliis*, en contribuant à la diffusion de cette légende. Deux histoires universelles écrites par les Italiens accentuent l'importance d'Alexandre. Ainsi, un certain Guido (XII<sup>e</sup> siècle) dans le *Liber Guidonis compositus de variis historiis* insère l'empereur dans sa conception de la succession des quatre empires, et considère l'empire gréco-macédonien comme le troisième dans l'histoire (Campopiano 2011 : 71). Godefroi de Viterbe (vers 1133–1191), un savant italien à la cour impériale, consacre un chapitre entier de son *Pantheon* à Alexandre. Ces deux historiographes se réfèrent visiblement à l'*Historia de preliis*, ce qui peut être une preuve de la circulation de cette œuvre (Campopiano 2011 : 73).

Au XII<sup>e</sup> siècle, en Italie, on a aussi connu des versions françaises du roman. Un manuscrit de Venise est parvenu jusqu'à nos jours avec une des principales réminiscences

---

<sup>3</sup> Pour les détails voir A. Abel 1955.

de l'œuvre (Abel 1955 : 113–115). Il faut aussi remarquer que l'un des premiers *volgarizzamenti* du texte (adaptations *in volgare*, en langues vernaculaires d'Italie) provient probablement de cette ville, remontant au XV<sup>e</sup> siècle (Campopiano 2011 : 77)<sup>4</sup>.

En ce qui concerne Marco Polo, on peut sans aucune hésitation constater qu'il connaissait la légende d'Alexandre à laquelle il se réfère explicitement deux fois dans le texte : au chapitre 22 et au chapitre 194a. L'auteur précise qu'il s'agit d'une œuvre intitulée *Le livre Alixandre* (MM I,22.18, MM VI,194a.3)<sup>5</sup>. Il est possible de supposer que Marco Polo ait connu la version de la légende proposée par le Pseudo-Callisthène. Cette conclusion est tirée du fait qu'il reprend des erreurs de cette version. Ainsi, dans le chapitre 44, il situe le mariage du roi macédonien avec la fille de Daire – Statira – à Balkh. Or, historiquement, ils se sont mariés à Souza et c'est Roxane, la fille d'un satrape perse Oxyartès, qu'Alexandre a épousée à Balkh. En effet, cette confusion traditionnelle de ces deux mariages vient du Pseudo-Callisthène<sup>6</sup>.

Il est dès lors certain que Marco Polo connaissait parfaitement l'histoire (ou plutôt la légende) d'Alexandre, tellement diffusée en Italie. On peut supposer que cette histoire a contribué à la formation de son horizon d'attente par rapport à l'Orient. Il pouvait s'attendre à voir les choses qui étaient apparues dans ses lectures, la légende aurait dû susciter sa curiosité à ce point qu'il voulait voir toutes les merveilles de ses propres yeux. Il cherchait alors parmi les éléments de la nouvelle réalité ceux qui étaient déjà apparus dans l'histoire d'Alexandre. On peut aussi se demander comment Marco Polo raconte cette légende.

Au début, il faut souligner que l'auteur du *Devisement du monde* ne fait pas une simple compilation de ce qu'il savait à ce sujet. Par exemple, dans le 22<sup>e</sup> chapitre, dans la description de l'origine de la Porte de Fer, il substitue les Comans à Gog et Magog. Selon Philippe Ménard, en le faisant, le marchand vénitien crée une nouvelle version de la légende<sup>7</sup>. Néanmoins, il est plus probable que Marco Polo a seulement adapté la légende aux besoins de son texte, sans vraiment changer son contenu. La modification du nom du peuple vaincu n'est pas une grande innovation, si l'histoire reste la même.

Il est donc nécessaire de remarquer que Marco Polo n'envisage pas de raconter à nouveau l'histoire d'Alexandre. Le processus utilisé par lui par rapport à celle-là est quand même assez intéressant. Il est permis de dire que Marco Polo, en se référant à Alexandre, veut trouver des éléments qui pourraient vérifier sa propre histoire. Un renvoi au roi macédonien rend en effet son histoire plus probable.

Ainsi, dans le chapitre 44 qui décrit la ville de Balac, Marco Polo écrit : « en ceste cité prist Alixandre a femme la fille Daire » (MM II,44.5–6). Par conséquent, Balac n'est plus une ville parmi d'autres, mais elle devient une ville importante pour l'histoire universelle de notre civilisation. De plus, personne ne peut contester l'existence de cette

<sup>4</sup> Pourtant, il faut noter que la plus ancienne version toscane de la légende d'Alexandre date du XIII<sup>e</sup> siècle et elle est contenue dans un manuscrit du fonds « Berlino » à la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie (le ms. ital. quart. 33).

<sup>5</sup> Dans cet article l'édition de Philippe Ménard (Marco Polo, vol. I (2001), vol. II (2003), vol. III (2003), vol. IV (2005), vol. V (2006), vol. VI (2009)) sera marquée entre parenthèse après chaque citation par l'abréviation MM suivie du numéro du volume, du chapitre et du vers selon le schéma suivant : (MM, X,Y.Z).

<sup>6</sup> Ph. Ménard, note au ch. 44, l. 6 (Marco Polo 2003 : 52).

<sup>7</sup> Ph. Ménard, note au ch. 22, l.18 (Marco Polo 2001 : 195).

ville. Aussi, en décrivant la province de Jorgaine<sup>8</sup>, Marco Polo précise que « c'est la province qu'Alixandre ne pot passer quant il vould aler au ponent » (MM I,22.9–10). Le même procédé est utilisé dans le cas de la province Balacian, décrite au chapitre 46 où Marco Polo valorise les rois qui y règnent, en disant qu'ils « si sont descendu du lignage Alixandre et de la fille le roy Daire » (MM II,46.4–5), et dans le cas de la province de Conacarin où « fu la bataille d'Alixandre et de Daire » (MM I,39.20–21).

Marco Polo savait probablement que ses lecteurs avaient aussi lu les romans du cycle d'Alexandre ou qu'ils connaissaient généralement l'histoire d'Alexandre et, en conséquence, qu'ils avaient le même horizon d'attente que lui au départ. En se référant à cette histoire, il visait son lecteur virtuel pour lequel les références auraient été bien visibles. Le voyageur vénitien savait sans doute que même les choses inimaginables, comme l'Arbre Sec, deviennent réelles, si l'on dit que déjà Alexandre les avait rencontrées. On peut en conséquence en tirer la conclusion que le roi macédonien dans *Le Devisement du monde* joue le rôle d'*argument d'autorité*.

### « Le cors de monseigneur saint Thomas si est en ceste province de Maabar » – la tradition chrétienne

L'Orient était le lieu où les chrétiens du Moyen Âge situaient le Paradis terrestre (Graf 1993 : 16–17). Il est certain qu'Adam et Eve, après avoir été chassés du Paradis, ont passé le reste de leur vie en Orient et qu'ils y étaient enterrés. Selon A. Graf on situait souvent leur tombeau sur l'île de Ceylan (Graf 1993 : 64). Marco Polo dans son œuvre se réfère à ces légendes justement en parlant de l'île de Ceylan. Quand même, il dit qu'« il dient que sus celle montaigne est le monument d'Adam, nostre premier pere. Et ce dient les sarrazins que il est le monument d'Adam » (MM VI,168.53–56). L'auteur ne confirme donc pas les légendes, mais il les répète seulement. De plus, il ajoute que pour les idolâtres c'est le tombeau du « premier ydolastre du monde » (MM VI,168.57–58). Ses remarques apparaissent donc plutôt comme des curiosités et elles ne confirment ainsi en aucun cas qu'à Ceylan se trouve vraiment le tombeau d'Adam.

Il faut ajouter aussi que les chrétiens du Moyen Âge croyaient que leur religion s'était répandue partout, même en Asie. Selon la tradition apocryphe provenant du III<sup>e</sup> siècle, l'Inde et l'Orient auraient dû la connaissance du christianisme à saint Thomas Apôtre qui, selon la tradition, y avait été envoyé par le Christ lui-même, puis il avait été martyrisé quelque part en Inde où devrait se trouver son tombeau (Starowieyski 2007 : 694).

Dans sa *Legenda aurea* Jacques de Voragine soutient cette conviction, en écrivant vers 1255 que Thomas est parvenu jusqu'à l'Inde, pour annoncer la Parole de Dieu à son peuple et qu'il a été tué par un des prêtres païens après avoir proclamé ses opinions contre les idoles qui étaient vénérées dans cette région<sup>9</sup>.

Marco Polo se réfère à la légende de saint Thomas en cherchant les traits de cette légende en Inde. L'auteur du *Devisement* rapporte qu'il a trouvé le tombeau de l'apôtre, disant que « le cors de monseigneur saint Thomas si est en ceste province de Maabar, en une petite ville » (MM VI, 170.1–2). Il ajoute aussi que c'est le lieu de pèlerinages aussi

<sup>8</sup> Aujourd'hui la Géorgie.

<sup>9</sup> Cf. Iacopo da Varazze 1998 : 53–62.

bien des chrétiens que des sarrazins. Marco Polo évoque aussi plusieurs miracles liés à ce lieu : la terre rouge guérit des maladies et saint Thomas en personne apparaît aux gens.

Marco Polo modifie néanmoins les détails concernant les circonstances de la mort de saint Thomas. Selon toutes les légendes, il aurait été tué à cause de ce qu'il disait. Il faut souligner que ce détail était vraiment important pour les chrétiens parce qu'il impliquait le fait que saint Thomas avait été martyrisé comme les autres apôtres (à part saint Jean). Cependant, dans *Le Devisement du monde*, saint Thomas devient une victime aléatoire de la chasse aux paons. Il meurt blessé au côté droit par une flèche qui visait un de ces oiseaux (MM VI, 170.33–41). Le fait que cette flèche appartenait à un païen de ce pays n'a aucune importance. En effet, Marco Polo, en introduisant cet élément absolument nouveau de la légende, nie le martyre de saint Thomas. Il ne suit pas alors la tradition chrétienne.

### **« Prestre Jehan de cui tout le monde parole de sa grand seignourie » – à la recherche des royaumes perdus**

La diffusion de la légende de saint Thomas a contribué à la croyance en l'existence des chrétiens quelque part en Orient. On croyait qu'il existait même des royaumes entiers qui partageaient la foi chrétienne. L'existence de ces pays dans l'imaginaire des Européens était justifiée, à cette époque-là, par le fait que ceux-ci étaient entourés d'ennemis : au XIII<sup>e</sup> siècle, les Tartares ont commencé à attaquer des peuples chrétiens, et la puissance des Arabes augmentait avec les conquêtes successives. Grâce à ces légendes on a néanmoins gardé l'espoir que quelque part règnent des rois chrétiens encore inconnus qui allaient venir à la rescousse au dernier moment. On a même inventé les noms de ces rois et, selon les légendes, ils s'appelaient Jean et David.

Le personnage du mystérieux Jean – roi et prêtre en même temps – apparaît pour la première fois au XII<sup>e</sup> siècle. Le premier qui ait annoncé son existence est probablement Otton de Freising : en 1145, au VII<sup>e</sup> livre de sa *Chronica sive Historia de duabus Civitatibus* il parle du « Presbyter Johannes ». Il rapporte qu'à la cour du pape Eugène III une mission d'Arménie est venue, dont un des membres parlait d'un roi chrétien nommé Johannes qui avait vaincu les armées de Perse et de Médie, en affirmant que ce roi voulait aider les Latins en Terre Sainte (Gosman 1983 : 271).

Très vite, ce roi est devenu un nouvel espoir pour les chrétiens entourés de leurs ennemis. Ne disposant que de peu d'alliés en dehors de l'Europe, ils attendaient son aide. La légende florissait d'une manière inattendue : on trouvait des lettres apocryphes du roi qui promettait son aide (une de ces missives était adressée à l'empereur de Constantinople Manuel), et l'on essayait de trouver son royaume légendaire.

Déjà en 1177 les chroniques annoncent que le pape Alexandre III (qui a été le destinataire de l'une des fausses lettres du Prêtre Jean) a envoyé un émissaire, appelé Maître Philippe, en Orient pour qu'il trouve le roi-prêtre et qu'il lui donne les lettres papales. Maître Philippe a disparu quelque part pendant son expédition, probablement dans le désert (Rachewiltz 1971 : 85), mais la légende du Prêtre Jean a survécu.

Ainsi, vers 1241, Aubry de Trois-Fontaines raconte dans sa *Chronica* un événement qui aurait dû se passer plus de 120 ans auparavant, donc en 1122. Selon lui, à ce temps-là, un patriarche des Indes (sic !), nommé Jean, est venu à Constantinople pour obtenir le



pallium. Puis, il s'est dirigé vers Rome, où, lors d'une rencontre avec le pape Calixte II, il a parlé de son royaume situé autour du tombeau de saint Thomas, à un an de voyage du siège papal (Strzelczyk 2003 : 47). Cet épisode nous donne alors aussi la référence à la légende de l'apôtre, déjà évoquée.

Il est également nécessaire d'ajouter que le personnage du roi Jean est présent dans les récits de voyages qui précèdent celui de Marco Polo. Jean du Plan de Carpin raconte son histoire en disant qu'il est celui qui reste invincible par les Mongols (Carpin 1830 : 176–177).

En ce qui concerne Marco Polo, on peut sans aucun doute remarquer qu'il connaît bien la légende du Prêtre Jean parce qu'il s'y réfère directement dans son œuvre. Il souligne même la popularité de cette légende, en disant explicitement qu'il s'agit du « Prestre Jehan, de cui tout le monde parole de sa grand seignourie » (MM II,63.14–15). Il fait, en conséquence, semblant de raconter des événements déjà connus. C'est précisément le contraire parce que Marco Polo dans son œuvre relate une histoire complètement nouvelle par rapport à ce que l'on a dit auparavant.

Marco Polo se montre aux lecteurs en tant que celui qui connaît la vérité sur le Prêtre Jean, il nous donne même la date précise des événements racontés qui, selon lui, ont eu lieu en 1200, ce qui situe le temps du règne de Jean presque cinquante ans plus tard que dans les versions antérieures de cette légende. Ce n'est pas la seule différence par rapport à la tradition.

Selon Marco Polo, les Tartares étaient le peuple du Prêtre Jean, qui lui payait le tribut et qui, ensuite, s'est révolté contre lui. Lorsque Gengis est devenu le roi des Tartares, il a demandé la main de la fille du Prêtre Jean. Ce dernier, qui se considérait comme plus noble, a refusé. L'offense était telle que Gengis a lancé son armée contre l'armée de Jean et a remporté la victoire sur lui (cf. MM II,64).

Il est bien visible que le récit de Marco Polo ne s'accorde guère à la légende chrétienne. Le personnage du Prêtre Jean, inventé auparavant pour le seul but d'encourager les chrétiens entourés de leur ennemis, devient dans *Le Devisement du monde* le premier à avoir été combattu par Gengis Khan (MM II,67.5–7). De plus, ce qui est pour nous très étonnant, c'est le fait que l'auteur se place du côté des Tartares. Pour décrire le refus de Jean, il utilise des mots méprisants comme « grant vilainie » (MM II,65.1) et « honte » (MM II,65.7). Le Prêtre Jean est présenté par Marco Polo comme un homme trop orgueilleux qui méprise ses adversaires, en disant qu'ils « n'estoient pas gens d'armes » (MM II,65.15–16). Dans ce contexte, la défaite de Jean devient le châtiment pour son orgueil.

On voit clairement que les procédés narratifs utilisés par Marco Polo changent complètement l'importance de ce personnage. On pourrait dire qu'en faisant tuer le Prêtre Jean à la fin de la grande bataille, Marco Polo tue la légende entière. Ainsi, il dissipe la légende. Après la lecture du *Devisement du monde*, on pouvait croire qu'il n'y avait plus personne qui puisse aider les chrétiens à combattre leurs ennemis. Même si l'auteur parle encore dans les chapitres 73 et 193a du « lignage au Prestre Jehan » (MM II,73.28) et du « nouviau Prestre Jehan » (MM VI,193a.28–29), il ne laisse aucun espoir. Pas un seul d'entre eux n'est assez fort pour aider les chrétiens occidentaux.

Selon les légendes, il existait encore un autre royaume chrétien en Orient. C'est le royaume de David qui, d'après les récits, était le fils cadet d'un Roi d'Israël, qui a rem-

porté la victoire sur le roi de Perse et les autres seigneurs de l'Est. Parfois ce personnage était lié au royaume de Géorgie, supposé avoir vécu quelque part dans cette région (Strzelczyk 2003 : 48).

Dans le récit de Marco Polo, apparaît aussi un roi qui s'appelle David. Il est justement roi de Géorgie (MM I,22.2). Marco Polo nous dit également que tous les rois de ce pays portent ce nom. Il est quand même peu probable qu'il s'agisse d'un écho des légendes, parce que le nom de David était, à cette époque-là, très populaire en Géorgie. En conséquence, nous sommes en droit de supposer que l'auteur ne se réfère pas à la légende du deuxième royaume chrétien en Orient.

### ***Hic sunt leones ou le bestiaire mythique***

L'Orient, où le soleil se lève, était la terre habitée depuis toujours par des créatures mythiques et des animaux monstrueux. Quand même les découvertes de ces terres et les voyages en Proche-Orient ont prouvé qu'aucun de ces monstres fantastiques n'y vivait. Néanmoins, les gens ne voulaient pas nier leur existence, et l'on avait tendance à déplacer les créatures mythiques des terres connues plus loin à l'Est (Strzelczyk 2003 : 21) avec les découvertes successives en Asie. Les lecteurs médiévaux de Marco Polo croyaient donc toujours que les licornes, les chimères et les griffons habitaient quelque part dans le monde, probablement en Inde, toujours considérée comme terre des merveilles. Ils attendaient donc la confirmation de leur existence dans un livre comme *Le Devisement du monde* qui leur promettait une image du monde entier. Marco Polo en était conscient et il savait qu'il devait mentionner les animaux mythiques dans son œuvre. En outre, il était sans doute aussi curieux de savoir si ces créatures existaient vraiment. Marco Polo fait ainsi beaucoup de références aux mythes concernant les animaux.

L'exemple le plus connu de ce genre de références est la description polienne de la licorne, un animal d'origine mystérieuse, présent dès l'Antiquité dans les récits aussi bien chinois que gréco-latins. Les licornes étaient omniprésentes dans les bestiaires médiévaux et dans l'iconographie de cette époque en tant qu'animaux symboliques les plus importants pour le Moyen Âge (Brunel 1994 : 951). Elles symbolisaient la puissance, le faste et la pureté (Chevalier 2012 : 657). Le Moyen Âge décrivait souvent la licorne comme un animal hybride « qui allie le corps de cheval, la tête de cerf, la queue de la truie » (Brunel 1994 : 952), on mettait aussi l'accent sur la petite taille de la licorne (elles étaient parfois capturées et chevauchées) et sur la corne au milieu de son front (Brunel 1994 : 952).

Marco Polo parle dans son œuvre des « unicornes ». Néanmoins, même s'il appelle ainsi l'animal décrit, en lisant sa description plus détaillée on a du mal à reconnaître la belle créature mythique que l'on peut voir souvent sur les illustrations médiévales. On y lit donc qu'« il ont tout le poil comme le bugle et les piez comme olifanz et si a une corne noire enmi le front moult grosse [...] elle est moult laide beste a veoir » (MM VI,165.40–47). L'auteur ajoute aussi que les unicornes « ne sont gueres mains que les olifans de grandescence » (MM VI,165.39–40).

Pour nous, ces détails ne laissent pas de doute sur le fait qu'il s'agit d'un autre animal que la licorne, le rhinocéros, parce que son apparence répond bien à cette description. Marco Polo affirme quand même toujours qu'il a rencontré la licorne, et il répète ce



nom plusieurs fois dans son œuvre (p.ex. MM VI,165.153, MM VI,178.23). En même temps, il informe franchement ses lecteurs que la licorne « n'est pas si faite, comme nous disons, en ce païs, qu'elle se prent au sain d'une pucelle virge, mais c'est tout le contraire » (MM VI,165.47–50). L'auteur du *Devisement du monde* détruit donc l'image de la licorne dans les esprits de ses lecteurs et y substitue l'image d'un animal réel. Il démythifie ainsi la licorne mais, en aucun cas, il ne nie son existence.

Le même procédé est utilisé pour décrire la salamandre. Traditionnellement, elle était une « espèce de triton qui était supposé par les Anciens capable de vivre dans le feu sans y être consumé » (Chevalier 2012 : 974). La croyance en l'existence de la salamandre était assez répandue au Moyen Âge, et saint Augustin a utilisé l'exemple de la salamandre pour prouver que la vie dans les flammes infernales est possible (Faucon 1997 : 109).

Marco Polo détruit le mythe de la salamandre encore plus brutalement que dans le cas de la licorne. L'auteur du *Devisement du monde* nous informe que « la salemondre n'est pas beste c'on dit en no païs, mais est vaine de terre » (MM II,59.11–12). Il raconte aussi comment on fait la salamandre, disant que « l'en fait caver en ces montaignes et y trueve on une vaine et on prent cele vaine et se l'amenuise l'en et trueve l'en dedenz aussi comme file de laine, et puis le met on sechier. Et quant elle est seche, si se pourrit dedenz grant mortiers de fer. Puis la font laver et s'en va toute la terre et demeure aussi comme filé, et samble de laine et se fait filler et faire touailles. Et quant elles sont faites, si ne sont pas bien blanches, mais la metent dedenz le feu, et quant elle est traite si est blanche comme noif » (MM II,59.21–31).

Chez Marco Polo, la salamandre n'est donc même pas un animal, mais un produit que l'on appelle aujourd'hui le fil d'amiante. Par conséquent, en la décrivant, l'auteur « fait passer du merveilleux au concret, de l'être fabuleux au produit industriel » (Faucon 1997 : 110). On peut dire que même si Marco Polo confirme l'existence de la salamandre, la destruction de son mythe est totale.

Marco Polo cherchait aussi en Orient d'autres animaux mythiques. Il raconte donc que sur l'île de Madagascar vivent « les oysiaus grif » (MM VI,185.34). Philippe Ménard nous informe qu'à Madagascar vivaient autrefois les oiseaux gigantesques : *aepyornis maximus* appelés aussi « les oiseaux-éléphants » et que l'on y a retrouvé leurs ossatures<sup>10</sup>. On peut donc supposer que le marchand vénitien, qui n'est jamais allé à Madagascar en personne, a entendu parler (l'emploi de la forme « il dient » le confirme) des grands oiseaux qui vivaient là-bas, et qu'il leur a assigné le nom de griffon, un animal fantastique, mi-aigle, mi-lion (Kopaliński 2003 : 378). Cela n'est pas quand même une assignation directe du nom à un animal rencontré parce que dans ce cas Marco Polo détruit aussi le mythe, disant qu'ils « n'ont pas la fourme telle comme nous disons, de demi lyon et de demi oysel, mais moult sont de grant façon. Ils resambent a l'aigle » (MM VI,185.46–49). Par conséquent, le griffon perd tous ses traits caractéristiques, à part sa grandeur. De sa légende ne reste que son nom.

---

<sup>10</sup> Ph. Ménard, note au ch. 185, l. 34–49 (Marco Polo, 2009 : 181–182).

## « NE FU ONQUES HOMME DE NULLE GENERATION QUI TANT SEUST NE CERCHAST DE DIVERSES PARTIES DU MONDE » – LES RÉCITS QUI PRÉCÈDENT CELUI DE MARCO POLO

Déjà dans le premier chapitre de son œuvre, Marco Polo souligne le fait qu'il est le premier qui soit allé si loin vers l'Est. Néanmoins, il est nécessaire d'insister sur le fait que l'auteur du *Devisement du monde* n'était pas le premier à être allé en Orient et qu'avant lui il y avait eu des voyageurs qui s'étaient dirigés vers l'Est et qui avaient immortalisé leurs voyages en écrivant des mémoires.

Dans cet article, nous ne parlerons pas de récits de voyage provenant de l'Antiquité. Ce matériel est trop large pour une étude comme celle-ci et pourrait être le sujet d'un travail à part. En outre, le contenu des textes anciens converge, dans la plupart des cas, vers les légendes et les mythes au sujet de l'Orient dont nous avons déjà parlé ci-dessus.

Nous trouvons quand même nécessaire de consacrer une partie de cet article à la relation du texte de Marco Polo avec les textes des récits de voyage du XIII<sup>e</sup> siècle qui le précèdent. Cela permettra de voir comment l'auteur du *Devisement du monde* s'est inscrit dans la tradition littéraire du genre des récits de voyage du Moyen Âge et comment il a utilisé les modalités déjà connues de la description de la réalité orientale. Pour le voir, il est nécessaire de présenter brièvement les expéditions en Orient au XIII<sup>e</sup> siècle.

En premier lieu, il faut constater que c'était bien ce siècle-là qui était devenu le moment crucial pour la vraie connaissance de l'Orient en Europe. Auparavant, les Européens possédaient peu d'informations fiables concernant cette partie du monde. C'était le résultat de la domination des Arabes qui avaient conquis l'Asie occidentale au VII<sup>e</sup> siècle, en monopolisant le commerce dans cette région (Strzelczyk 2003 : 17). Même si les croisades ont ouvert la voie vers l'Asie Mineure à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, les terres plus éloignées sont restées inaccessibles et, par conséquent, toujours inconnues et mystérieuses.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle la situation a changé. Gengis Khan a unifié plusieurs tribus mongoles et il a commencé à construire le plus grand empire qui ait jamais existé. Les premières conquêtes des Mongols avaient pour but la domination en Asie, mais ils se sont rapidement dirigés vers l'ouest où, en 1223, ils ont combattu les Russes pendant la bataille de Kalka. En 1241, les tribus mongoles ont attaqué la Pologne et la Hongrie en détruisant tout ce qu'elles ont rencontré sur leur chemin.

Après ces attaques, l'Europe a commencé à avoir peur. On se demandait si les Mongols étaient assez forts pour aller plus loin et pour menacer toute l'Europe occidentale. En outre, personne ne savait vraiment d'où venaient les Mongols et quelles étaient leurs intentions. On ne savait même pas qui étaient ces envahisseurs mystérieux qui disparaissaient aussitôt qu'ils étaient apparus. Cette situation a poussé les Européens à tourner les yeux vers l'Est.

L'Église catholique était la première à envoyer ses ambassadeurs aux Mongols, suite au premier concile de Lyon. Le pape Innocent IV a décidé d'envoyer quatre missions : celle de Jean du Plan de Carpin, celle d'Ascelin de Lombardie, celle d'André de Longjumeau et celle de Laurence du Portugal. On conteste quand même parfois l'existence de cette dernière parce qu'elle a laissé peu de traces dans les chroniques, et il est peu probable que Laurence du Portugal ait atteint les tribus mongoles. De la mission d'An-

dré de Longjumeau, qui est partie en 1245, ne sont restées que les lettres des seigneurs orientaux adressées au pape. En revanche, les participants des deux autres missions nous ont laissé des documents contenant leurs témoignages. La mission d'Ascelin de Lombardie est connue grâce au récit de son compagnon, Simon de Saint-Quentin, qui se trouve en fragments dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Jusqu'à nos jours sont parvenus en versions originales : un très long texte de Jean du Plan de Carpin intitulé *Historia Mongolorum quos nos Tartaros appellamus* et deux courts récits de ses compagnons – notre compatriote, Benoît de Pologne, et un mystérieux C. de Bridia (Strzelczyk 2003 : 70–78).

La mission suivante qui visait les Mongols n'a pas été organisée par le pape, mais par le roi de France, Louis IX. En 1253, il a envoyé un franciscain flamand, Guillaume de Rubrouck, en Orient pour évangéliser les Mongols. Après son retour, le moine a préparé pour le roi un livre intitulé *Itinerarium Wilhelmi de Rubruk ad partes orientales*, qui contenait une description de son voyage, comprenant plusieurs détails sur l'organisation de la société des Tartars, sur leurs coutumes et leur mode de vie (Wolfzettel 1996 : 22–23). Ce texte, assez populaire dès son apparition, est devenu une bonne source d'informations au sujet du monde oriental.

Si l'on regarde de plus près les relations citées ci-dessus, on peut donner raison à F. Wolfzettel qui constate qu'au XIII<sup>e</sup> siècle un nouveau genre littéraire du *récit de mission* apparaît à côté des chroniques « avec lesquelles il a en commun le souci de véracité et de témoignage » (Wolfzettel 1996 : 23). G. Matoré souligne ainsi qu'« à partir des années 1250 [...] le témoignage oculaire remplace la répétition plus ou moins mécanique des anciennes autorités, le dialogue entre les habitants du monde, de fictif, devient réel » (Matoré 1985 : 163). Sans aucun doute, Marco Polo en dictant son œuvre avait aussi l'aspiration à « metre en escrit ce que il avoit veu et oÿ par verité » (MM I, prologue, 21–22).

On ne sait pas si Marco Polo a lu au moins un seul de ces récits des missions, qui ont précédé *Le Devisement du monde*. Vu le temps de leur genèse, il pouvait en prendre connaissance avant le commencement des travaux sur son récit en 1298. Néanmoins, dans le texte du *Devisement du monde*, il n'y a aucune référence directe à ces textes. Nous ne considérons donc pas comme pertinente la discussion si Marco Polo entre en relation avec les auteurs précédents<sup>11</sup>. Cela pourrait mener à la création des hypothèses qui n'auraient jamais la chance d'être confirmées. Nous trouvons, en revanche, légitime de poser la question de savoir comment *Le Devisement du monde* s'est inscrit dans la nouvelle tradition littéraire du XIII<sup>e</sup> siècle, qui imposait aux auteurs d'écrire des témoignages fiables.

On peut constater que, consciemment ou non, Marco Polo suit cette nouvelle tradition en essayant de ne rapporter à ses lecteurs que la vérité. Il leur promet même de présenter « les choses veues pour veues, et l'entendue pour entendue, a ce que nostre livre soit vrais et veritables, sanz nulle mençonge » (MM I, prologue, 11–13). En effet, avant le XIII<sup>e</sup> siècle les auteurs n'accentuaient pas tant la véracité de leurs œuvres.

---

<sup>11</sup> Guillaume de Rubrouck évoque par exemple le papier-monnaie et Jean di Plan de Carpin parle d'un dieu des Tartars et de l'existence des cynocéphales, mais on ne peut pas dire avec certitude que Marco Polo connaissait ces récits.

Aussi la forme du *Devisement du monde* correspond-elle aux autres textes de cette époque. En premier lieu, il faut rappeler que le *Devisement*, comme plusieurs œuvres de son temps, garde les traits de relation orale, « faisant appel à des souvenirs souvent lointains qui se mêlent nécessairement » (Roux 1985 : 231). Cela doit être le résultat du fait que le texte entier a été probablement dicté par l'auteur à Rusticien de Pise (Sica 2014 : 330). Ce fait est bien visible dans l'organisation des chapitres de l'œuvre de Marco Polo qui, correspondant à l'itinéraire du voyageur, ressemble à une relation orale.

J.-P. Roux souligne également que tous les récits de voyage du XIII<sup>e</sup> siècle se caractérisent par l'intérêt de l'auteur pour tous les éléments de la réalité observée. Dans les œuvres appartenant à ce genre il n'y a pas de hiérarchie des objets, les descriptions des petits détails se trouvent à côté des grands événements historiques et ces textes sont enrichis de nombreuses anecdotes. Effectivement, cette passion pour les détails est un des traits le plus caractéristiques du *Devisement* (Roux 1985 : 233).

Néanmoins, il y a quelques différences entre *Le Devisement du monde* et les autres récits de voyage du XIII<sup>e</sup> siècle. La plus grande d'entre elles est causée par le fait que le mobile du voyage du Vénitien a été différent des mobiles de ses prédécesseurs. Jean du Plan de Carpin, Guillaume Rubrouck et les autres étaient les ambassadeurs envoyés par les autorités et, de plus, ils étaient ecclésiastiques. Ils devaient donc regarder les cultures orientales par le prisme de la Foi, en se demandant s'il était possible de convertir les étrangers au christianisme. Sinon, ils cherchaient leurs points faibles, qui auraient promis aux Européens d'espérer de les combattre.

Le récit de Marco Polo n'est pas un récit de mission. Il ne s'intéresse donc pas tellement à la stratégie militaire ou à la christianisation des Mongols (Wolfzettel 1996 : 23). Son récit n'a pas d'optique d'ambassadeur.

En outre, Marco Polo souligne qu'il est devenu le membre de la cour de Kubilai Khan (MM I,16.23–24). Par conséquent, même s'il garde toujours l'optique européenne, en juxtaposant dans son texte les deux mondes, il n'est plus quelqu'un de l'extérieur, un visiteur passager, mais une personne fortement liée au monde mongol. Il ne raconte pas ainsi tout simplement ce qu'il a vu, comme le font les autres, mais il invite ses lecteurs à découvrir le monde dont il constitue une partie.

## CONCLUSION

En concluant, nous devons constater que la volonté de confirmer les informations déjà possédées est très visible dans le *Devisement du monde*. Effectivement, l'auteur du récit voulait satisfaire les attentes de ses lecteurs qui étaient convaincus que certaines créations mythiques existaient vraiment en Orient et qui ne cherchaient que la confirmation de leurs croyances dans les textes comme *Le Devisement*. Marco Polo se réfère donc plusieurs fois tant à la tradition païenne, comme la légende d'Alexandre et les mythes concernant les animaux, qu'aux légendes strictement liées à la foi chrétienne.

Il est néanmoins important de souligner le fait que Marco Polo n'incorpore pas ces mythes et ces légendes dans son œuvre d'une manière simple, mais qu'il en invente des éléments nouveaux. Ses changements de contenu vont même parfois jusqu'à la destruction du mythe entier, comme c'est le cas du Prêtre Jean ou celui de saint Thomas l'apôtre.

Ces changements peuvent être expliqués par de nouvelles tendances qui ont commencé à dominer dans le genre du récit de voyage au XIII<sup>e</sup> siècle et qui imposaient aux auteurs d'écrire de vrais témoignages ne contenant que la vérité. Marco Polo devait donc sortir de ce dilemme. D'un côté, il voulait répondre aux attentes de ses lecteurs, de l'autre, il voulait rapporter les faits et parler du monde réel. Le procédé de démythification semble être la résolution de ce dilemme. Nous pouvons répéter après Umberto Eco que Marco Polo voit ce que sa culture impose, mais il commence à penser et à analyser l'autre réalité rationnellement (Eco 2013 : 109).

## BIBLIOGRAPHIE :

- ABEL Armand, 1955, *Le roman d'Alexandre. Légendaire médiéval*, Bruxelles : Office de Publicité.
- BRUNEL Pierre (dir.), 1994, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris : Éditions du Rocher.
- CAMPOPIANO Michel, 2011, Parcours de la légende d'Alexandre en Italie. Réflexions sur la réception italienne de l'Historia de preeliis J2 (XII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles), (in :) *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*, Catherine Gaullier-Bougassas (éd.), Turnhout : Brepols, 65–83.
- CARPIN Jean du Plan, 1830, *Relation du voyage en Tartarie*, (in :) *Voyages autour du monde en Tartarie et en Chine*, Paris : Imprimerie de Bethuné.
- CHEVALIER Jean (dir.), 2012, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris : Bouquins.
- ECO Umberto, 2013, *Historia krain i miejsc legendarnych*, Poznań : Dom Wydawniczy Rebis.
- FAUCON Jean Claude, 1997, La représentation de l'animal par Marco Polo, *Médiévales* 32 : 97–117.
- GOSMAN Martin, 1983, Otton de Freising et le Prêtre Jean, *Revue belge de philologie et d'histoire* 61 : 270–290.
- GOSMAN Martin, 1994, Marco Polo's voyages : the conflict between confirmation and observation, (in :) *Travel fact and travel fiction. Studies on fiction, literary tradition, scholarly discovery and observation in study writing*, Zweder von Martels (dir.), Leiden–New York–Köln : Brill, 72–84.
- GRAF Arturo, 1993, *Miti, legende e superstizioni del medio evo*, Pordenone : Edizioni Studio Tesi.
- HOLZBERG Niklas, 2003, *Powieść antyczna*, Kraków : Homini.
- KOPALIŃSKI Władysław, 2003, *Słownik mitów i tradycji kultury* [Dictionnaire des mythes et des traditions de la culture], Warszawa : Bellona.
- MATORÉ Georges, 1985, *Le vocabulaire et la société médiévale*, Paris : Puf.
- PIEGAY-GROS Nathalie, 1996, *L'introduction à l'intertextualité*, Paris : Dunod.
- POLO Marco, vol. I (2001), vol. II (2003), vol. III (2003), vol. IV (2005), vol. V (2006), vol. VI (2009), *Le Devisement du monde*, Philippe Ménard (éd.), Genève : Droz.
- RACHEWILTZ Igor de, 1971, *Papal envoys to the Great Khans*, Stanford : Stanford University Press.
- ROUX Jean-Paul, 1985, *Les explorateurs au Moyen Âge*, Paris : Fayard.
- SICA Giorgio, 2014, Marco Polo incontra l'altro: Modernità et esotismo nel Milione, *Forum Italicum* 3 : 327–341.
- STAROWIEYSKI Marek (dir.), 2007, *Apokryfy Nowego Testamentu. Apostołowie* [Apocryphes du Nouveau Testament. Les Apôtres], vol. I, Kraków : Opoka.
- STRZELCZYK Jerzy (réd.), 2003, *Spotkanie dwóch światów. Stolica apostolska a świat mongolski w połowie XIII wieku*, Poznań : Iwonicz.
- VARAZZE Iacopo da, 1998, *Legenda aurea*, G.P. Maggioni (éd.), Firenze : Sismel – Edizioni del Galluzzo.
- WOLFZETTEL Friedrich, 1996, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Puf.